

Chers Amis,

à la suite de plusieurs messages privés, nous demandant des informations sur l'article du Nouvel Obs', en voici. Cet article, dans un journal peu suspect de complaisance à l'adresse des PN, est étonnant.

Dans l'hebdomadaire paru aujourd'hui (et en vente partout en France jusqu'à mardi prochain), il y a le supplément Télé Ciné Radio Musique.

La couverture du supplément est une grande photo A4 "Pieds-noirs : l'exil et le silence" - Samedi France 3 ce qui est extrêmement rare pour un documentaire.

S'ensuit un article d'une page intitulé "L'exil et le silence", une remarquable série sur l'histoire de ces exilés trahis en leur temps par leur patrie, la France, et oubliés depuis, ou presque : les pieds-noirs.

45 ans après, le temps serait-il enfin venu d'écouter cette souffrance-là ?

Elle fut si longtemps refoulée. Ou niée. Je parle de celle des pieds-noirs, ces Français d'Algérie que la métropole n'accueillit que du bout des lèvres en 1962, quand ils durent choisir entre "la valise ou le cercueil" et quittent leur pays, leurs maisons et leurs cimetières. Pendant des décennies, cette souffrance-là n'eut pas très bonne presse. Ne s'agissait-il pas de "colons" ? de privilégiés ? d'exploiteurs ?

N'était-elle pas -comme celle des harkis surtout montée en épingle par l'extrême droite méridionale ?

Alors ces pieds-noirs, on accepta bien, par la suite, de célébrer leur réussite, leur intégration métropolitaine, et leur bonne humeur, mais à condition qu'ils fassent à peu près silence sur le reste. D'accord pour écouter Guy Bedos, Enrico Macias ou Marthe Villalonga; d'accord pour lire les romanciers venus de "là-bas" ou se souvenir des déchirements d'Albert Camus, mais pas d'avantage. La France en somme, ne s'intéressa jamais vraiment à l'histoire de cette turbulente communauté faite d'Espagnols, de juifs séfarades, de Maltais, d'Italiens ou d'Alsaciens- Lorrains que l'Algérie avait fondus en un peuple français véritable.

Avec ses naïvetés. Avec son goût du bonheur et son attachement à la patrie métropolitaine, qu'on venait défendre en traversant la Méditerranée, via la Campagne d'Italie et en chantant "C'est nous les Africains".

Si la France n'en a pas encore fini avec sa mémoire algérienne, si l'obligation lui est faite de regarder ce passé en face, on aurait tort de croire que seules les souffrances algériennes et musulmanes sont concernées. Il y a aussi celle des pieds-noirs, menu peuple de Bab-el-Oued, de Constantine ou d'Oran qui fut bel et bien berné par le régime gaulliste. Et abandonné à son sort : l'exil et le silence.

C'est cette histoire-là que le réalisateur Gilles Perez a entrepris de rapatrier pour de bon (si l'on peut dire) dans la mémoire nationale, par le truchement de ces trois épisodes, tous les trois bouleversants. Le romantisme des origines, c'est celui de l'édification d'un pays et la création d'une manière de peuple créole, mais plus français que les Gaulois eux-mêmes. Les années dramatiques, ce sont celles qui vont de 1954 à 1962 : un rêve se brise, l'horreur prend le dessus. Les années mélancoliques, enfin, ce sont celles des événements (on ne disait pas la guerre), des meurtres de masse, des enlèvements à Oran, de la fuite des PN vers la métropole, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne leur tendait pas les bras.

En écoutant parler, murmurer plutôt, quelques rescapés de la fusillade de la rue d'Isly, en 1962, qui vit l'armée française tirer sur une foule désarmée et faire (officiellement) 56 morts et 260 blessés; en entendant ces hommes et ces femmes dire leur horreur et expliquer pourquoi ils se sentirent - à

jamais !- trahis, on se pose mentalement une question troublante. Celle-ci : au cours des 45 années passées, avait-on déjà pris la peine, dans les grands médias, d'écouter aussi attentivement cette douleur ravalée ? Probablement pas. Ou si peu. Et si mal. Il faut regarder, enregistrer, et revoir encore ces trois épisodes.

Encadré : Incarner la mémoire. Un récit fondé sur les souvenirs de 62 témoins.

L'exceptionnelle qualité de ce documentaire tient en peu de mots : il ne ressemble à aucun autre. Gilles Perez le réalisateur, a inventé une "forme" - au sens le plus noble du terme - qui rompt délibérément avec la routine télévisuelle. On veut parler de ces innombrables rétrospectives historiques, toujours bâties sur le même modèle : des documents d'archives, éclairés par des témoignages, des va-et-vient métronomiques entre images et paroles, passé et présent. Rien de tel ici. Le récit est fondé sur la mémoire de 62 témoins, autant de visages, de regards, de sourcils filmés en gros plans. Ces témoignages-là sont très intelligemment montés, de sorte qu'ils se répondent, s'enchaînent, se confirment. En faisant rebondir le récit de tel épisode - par exemple l'abjecte fusillade de la rue d'Isly le 26 mars 1962 - d'un témoin à l'autre, le réalisateur parvient à suggérer la présence d'une mémoire collective véritablement incarnée, souffrante, chuchotante. C'est la communauté toute entière qui donne l'impression de son chagrin. Sans grandes phrases, sans pathos. Les larmes que l'on recueille ici ou là, les sanglots étouffés que l'on devine parfois disparaissent de l'écran, avant de ressurgir, avec un autre accent, sur un autre visage.

Pour dire la vérité, on n'avait jamais rien vu de tel.

C'est admirable.

Signé : Jean-Claude Guillebaud.

PS : pardon pour ce message très long, mais l'article l'est lui même et pour certainement les coquilles dans le texte.

Cyrille Perez